

Le surréalisme, demain

Breton de son vivant n'aura cessé d'entendre dire que le surréalisme était mort. Lui mort, la plupart des hommes de culture tiennent à reconnaître au surréalisme une sorte de vie : le surréalisme serait en nous tous, ou nous serions spontanément en lui. Cela n'est pas tout à fait faux, c'est vrai pourtant de sa part la plus périssable, fût-elle au musée (car il aura été aussi une école, une époque, une mode). Pour l'essentiel, il importe toutefois de dissiper ces illusions, selon lesquelles il est d'ailleurs aisé de voir que le phénomène, assimilé, serait sans avenir. Le surréalisme en effet n'est pas mort. C'est qu'il est immortel, peut-on dire sans risque d'erreur. Mais il n'est permis à personne de le tenir pour réalisé en quoi que ce soit. Il demeure un projet. Comme la liberté. Plus précisément, il est désormais, comme elle, un besoin de l'esprit (et peut-être, en son fond, ce besoin même qu'elle est, simple et premier). Besoin fait de la réunion de tous les besoins possibles de l'esprit, et voué par suite à réapparaître sous des formes indéfiniment nouvelles en réponse aux développements, aventures et détours eux-mêmes imprévisibles du travail spirituel, de l'action historique et de l'évolution des mœurs.

Mais il faut ici s'arrêter. Au fond, les différentes activités des hommes n'ont jamais été prises au sérieux, parce qu'elles se sont toujours ignorées, s'accomplissant chacune dans sa sphère, à des distances infinies les unes des autres, d'un homme à un autre aussi bien que dans le même homme. Nul artiste, nul poète, nul prince, nul humoriste, nul prophète, nul amant, nul philosophe — nul philosophe même — n'a tenté d'abolir la distance qui le séparait ainsi de lui-même, le réduisant à n'être que le spécialiste de l'une de ses facultés, le travesti de l'un de ses visages. Il y eut cependant un moment de l'histoire humaine où des exigences qui n'étaient pas nouvelles, qui furent au contraire toujours vivantes, mais qui toujours parurent entre elles inconciliables — et il faut voir en cette séparation la brèche par où purent de tout temps s'engouffrer dans les vies les cendres de toute tristesse et de toute honte, de toute complaisance et de toute bassesse — il y eut un moment où ces exigences se trouvèrent désignées, au mépris de la vraisemblance, dans la lumière du paradoxe, comme une seule et même exigence, et cessèrent en effet d'être contradictoires en principe. Bien mieux : aucune dès lors n'était plus légitime que dans leur réunion ensemble. Alors se trouva en vue, et cette inoubliable vue ne peut plus être niée que par mensonge, la possibilité d'un homme enfin unifié, remembré, capable de mettre en jeu l'ensemble de ses facultés comme une faculté unique : un homme irréductible enfin.

Ce moment est le moment surréaliste. Il n'est pas un moment d'utopie. Sa vérité, sa réalité ne



Georges Masson : Portrait d'André Breton, 1941.

peuvent être mises en doute, et cela pour une raison majeure, où il faut voir l'absolue originalité du surréalisme. Parmi tous les mouvements de pensée, par opposition à eux, le surréalisme n'est pas un système, ne comporte aucun corps de doctrine, n'a pas de Livre à lui, n'apporte aucune vérité nouvelle, pas même un nouveau concept (le mot *surréalisme* lui-même, indépendamment du sens dont l'histoire l'a chargé, est un à peu près : le surréalisme vise la vie réelle de l'homme, ce qui n'est pas « surréaliste » végété dans l'illusion, les aliénations, les idéalismes, est *irréel*). Il n'est pas un message qui s'ajouterait aux messages sans nombre sous lesquels a pensé suffoquer la pauvre humanité depuis qu'il y a une humanité, et qu'elle s'adresse des messages. En cela il est le message moderne par excellence — seul à répondre à l'injonction difficile de Rimbaud : *il faut être absolument moderne*. Absolument, définitivement moderne, sans risque que demain quoi que ce soit de *plus moderne* que lui survienne, le surréalisme l'est en effet. Il n'apporte aucune vérité nouvelle : il restitue à toute vérité ancienne (*tous les souvenirs immondes effacés*) et donne à toute vérité future leur possibilité d'être reçues et vécues comme vraies. De là son indestructibilité si remarquable, si offensante pour beaucoup. C'est son malin génie que de n'avoir pas de vérité à lui. A cela tient le malheur de ses détracteurs, qui ne peuvent l'attaquer sans mettre à mal leurs propres raisons.

De là aussi l'impossibilité que le surréalisme ne survive pas à Breton. Une exigence est née avec lui, qui dépasse infiniment sa personne, ses écrits, comme aussi la personne et les œuvres de tout autre surréaliste, selon ce qu'il a lui-même voulu avec une opiniâtreté, un désintéressement et une lucidité également admirables. C'est précisément au cas où il faudrait un jour ramener le surréalisme à la personne et à l'œuvre écrite de Breton, que l'échec de son œuvre véritable devrait être constaté.

De là encore la place unique où s'accomplissent la passion, la connaissance, et s'exerce le jugement surréalistes en général. Par les fils dont il a su relier entre elles les différentes démarches intellectuelles, aussi bien que celles de l'action politique, et jusque celles de la vie dite privée, le surréalisme a acquis droit de regard sur une totalité dont il occupe le centre, et hors de laquelle ne peut plus guère prétendre au statut de domaine réservé que l'espace du quant à soi mesquin, insignifiant.

Pour en rester à la définition élémentaire de ce qui fait du surréalisme, aujourd'hui encore, un projet, sommation et promesse intéressant tout homme que le besoin d'échapper à la servilité redresse, ceci encore :

En ces jours où la disparition de Breton provoque le rappel des ruptures et des brouilles qui marquèrent le mouvement, vouées à finir dans ces tristes réconciliations d'outre-tombe qui rendent la mort même plus définitive par leur unilatéralité trop flagrante, on peut se demander, tout rappel anecdotique à part, comment le surréalisme en vint à susciter contre lui la hargne toujours virulente dans une part importante de la classe intellectuelle. C'est d'abord, à n'en pas douter, en raison du principe selon lequel l'instance surréaliste s'adresse à la totalité des sentiments, des pensées et des actes de chacun, comme il a été dit plus haut. Il ne se peut pas qu'un tel investissement de l'homme entier ne donne lieu à des sursauts d'impatience, à l'encontre d'un ensemble d'interdictions et d'obligations où l'on retrouve en effet toutes les apparences d'une morale. Pour écrasante que soit l'équivoque, et malgré certains écarts évidents, peu nombreux, rien pour finir n'empêche de le voir : c'est la *non-morale absolue* du surréalisme qui passe pour une nouvelle morale. Et il est vrai que la « morale » de la non-morale absolue est la plus impardonnable. Ainsi en est-il aussi de Nietzsche, sur qui pèse d'un

pois peut-être encore plus lourd la même équivoque. Dénoncer partout où il s'en trouve (il s'en trouve partout) les traces de l'ancienne morale, cela est « moral » encore, semble-t-il. Pourtant ce que Nietzsche nomme « noble », et que Georges Bataille, après lui, redonnant tout son sens à la notion incertaine de volonté de puissance, nomme *souveraineté*, cela est-il d'ordre moral ? Evidemment non, et la souveraineté de Bataille procède indiscernablement du surréalisme et de Nietzsche. Ou encore : Ne pas faire deux (ou trois) parts de sa vie (la poétique, la politique, la pratique), cela est-il d'ordre moral ? C'est ce qui permet d'éviter la pire tristesse, où plus rien n'a de prise. Ou encore, décider qu'il est impossible d'être à la fois un écrivain authentique, et chrétien, cela est-il d'ordre moral ? Mais si pour un chrétien le drame pour l'essentiel est déjà joué, la vérité pour l'essentiel déjà connue, qu'a-t-il à faire d'écrire, et pourquoi découvrir ?

Bref, ce qui, par dessus les malentendus ou les désaccords simplement littéraires, rend compte de l'acharnement mis par des hommes d'esprit à combattre le surréalisme, c'est d'abord la résolution surréaliste de donner aux activités de l'esprit une dignité quelles n'eurent jamais. Le surréalisme en cela fait honte, et ne saurait renoncer sans se dissoudre à produire cet effet. Toute concession faite à l'état de choses (ou, c'est tout un, à l'ancienne morale) entrave l'irruption, *dans la vie*, du principe poétique, et comme il n'est plus question de « vivre en poésie », à part de la vie, est une atteinte portée à la poésie même. C'est très justement que le surréalisme n'a cessé d'être ombrageux sur ce point. La soumission (la trahison) d'un seul écrivain est le signe et la cause d'une régression qui dépasse sans mesure la question de sa perdition ou de son salut propres, évidemment négligeables.

Enfin, et cette raison est étroitement liée à la précédente, Breton aura donné l'exemple impérissable d'une activité intellectuelle de groupe, d'une écriture collective, d'un communisme de pensée. Seule l'existence d'un groupe (et Breton l'a si bien compris qu'aux pires moments il n'y a pas renoncé) pouvait — peut donner à l'idée surréaliste l'autorité à laquelle un homme de pensée, quel qu'il soit, ne pourra jamais prétendre. En quoi se trouvait aussi rabaisé le mythe de l'artiste solitaire et génial, détenteur reconnu des moyens d'expression — et contrecarrée la facticité qui guette le plus pur, le plus profond, le plus rigoureux des hommes, s'il est seul à prendre sur lui le destin des hommes, leurs désirs et leurs rêves. En cette exigence d'une activité intellectuelle de groupe se trouve l'un des seuls correctifs visibles de la prodigieuse impuissance de l'esprit dans le monde.

Dionys Mascolo